

Le combat de Jean-Jules Richard *Le Feu dans l'amiante*

Mark Benson

Collège militaire de Kingston

Quoique auteur d'une douzaine de romans et recueils, l'écrivain québécois Jean-Jules Richard passe presque inaperçu dans le paysage littéraire canadien-français d'aujourd'hui. S'il est connu, c'est surtout grâce à son premier roman, *Neuf Jours de haine*, paru en 1948, et, à un degré moindre, à son deuxième, *Le Feu dans l'amiante*, publié en 1956. À première vue dissemblables eu égard à leur matière — le premier traite de la Deuxième Guerre mondiale (l'auteur y a participé) et le second de la grève de l'amiante au Québec en 1949 —, ces deux romans présentent des similitudes étonnantes, dont la plus évidente est leur fond nettement conflictuel. Le combat principal dans *Neuf*

Jours de haine se situe autour des différends qui opposent le personnage principal, Noiraud, au système militaire. Auteur de nombreux exploits sur le champ de bataille, il finit en prison, pris dans un engrenage qui exige une victime sacrificielle. Excellent soldat, mais mauvais militaire, Noiraud se heurte à un système inflexible dont le mot d'ordre est le conformisme absolu. La tension constante entre le désir du soldat de maintenir son individualité face aux besoins de la collectivité informe tout le roman et en sous-tend la base conflictuelle, comme il a été démontré dans plus d'une étude¹.

Or cette notion de combat est reprise par Richard dans son deuxième roman. D'ailleurs, les ressemblances entre les deux ouvrages n'ont pas échappé à certains critiques, tel Paul-André Bourque, qui remarque que : « Richard demeure, dans *Le Feu de l'amiante*, très proche, tant au plan idéologique qu'affectif, du contenu de son premier roman » (p. 373). Nous nous proposons d'analyser ce deuxième roman comme un ouvrage de combat qui transpose en terre québécoise les conflits décrits dans *Neuf Jours de haine*, ouvrage qui reste quand même pour nous le texte-clé de l'œuvre de Jean-Jules Richard. Les analogies et motifs récurrents qui feront l'objet de notre analyse nous permettront, d'une part, d'élucider le jeu des tensions constantes qui informent le devenir de l'individu face à la collectivité dans *Le Feu dans l'amiante* et, de l'autre, de déterminer l'efficacité des stratégies du premier dans sa tentative de se libérer de l'emprise étouffante de la deuxième. Il s'agit, en d'autres mots, du combat de l'individu contre « l'anti-devenir ».

¹ Voir l'article de Marc Benson (2009) ainsi que l'étude importante de Victor-Laurent Tremblay (2002).

Dans *Neuf Jours de haine*, ce combat se situe à deux niveaux : celui, concret, de la guerre elle-même, et celui, plus abstrait, qui provient du désir de changer l'ordre social, de se débarrasser du « mal d'Europe », de détruire la guerre et la haine qu'elle provoque et par là d'éliminer les différences artificielles qui séparent les hommes et qui mènent à des tragédies comme celle de Noiraud. *Le Feu dans l'amiante* reproduit plusieurs éléments vus dans *Neuf Jours de haine*, surtout dans l'optique du double combat. Nous verrons en premier lieu que la grève de l'amiante n'est rien d'autre qu'un combat entre deux ennemis aussi farouches que ceux en temps de guerre. Cependant, si cette grève n'est pas la première expression d'un désir de corriger les injustices sociales de l'époque, elle en est l'une des plus célèbres.

La grève de l'amiante revue et corrigée

La grève de l'amiante, déclenchée le 14 février 1949 par les mineurs des villes d'Asbestos et de Thetford Mines, réduit au silence, pendant quatre mois, les plus importantes mines d'amiante du Québec. Elle oppose non seulement les représentants de la bourgeoisie à ceux du prolétariat — les propriétaires et les ouvriers — mais aussi deux groupes linguistiques : les premiers sont pour la plupart des anglophones, les seconds, des francophones. Cette double division résultera en un conflit violent qui aura des séquelles importantes.

La grève est déclarée parce que les conditions de travail des mineurs sont déplorables. Leurs demandes, dont la plupart sont reprises textuellement par Richard dans son roman, signalent un

simple désir d'améliorer leur sort. Les plus importantes en sont l'élimination de la poussière d'amiante, une augmentation de salaire et la création d'un fonds de sécurité sociale. Ces demandes, aussi minimes qu'elles paraissent, sont jugées trop radicales par les propriétaires. En dépit des efforts de conciliation de la part de Jean Marchand, secrétaire-général de la Confédération des travailleurs catholiques du Canada, l'inévitable se produit et les mineurs se mettent en grève. Le premier ministre, Maurice Duplessis, hostile à toute forme de progrès social, s'oppose immédiatement à cet arrêt de travail, qu'il condamne comme illégal, et envoie des policiers pour assurer la protection de la mine.

La grève est pour Duplessis une provocation inadmissible; il considère les meneurs et les chefs syndicaux comme des agitateurs communistes. Pour ces derniers, il s'agit d'une première tentative de s'affranchir de l'emprise des forces sociales traditionnelles : l'Église, l'État et le patronat. Le conflit s'intensifie au fil des mois et plusieurs incidents violents surviennent, qui seront relatés dans le roman : harcèlement et agression par les forces de l'ordre; arrivée des briseurs de grève; tentative d'évincer les locataires de leur maison, propriété de la compagnie; passage à tabac des grévistes; arrestations massives; saccage de l'église par la police; attentat à la bombe visant à détruire le chemin de fer; et ainsi de suite.

Enfin, les ouvriers reprennent le travail au mois de mai avec quelques modestes gains. Mais le ton est donné, la digue est trouée et le flot, simple filet au début des années 1950, devient torrent à la fin de la décennie. La grève a eu lieu à une époque de contestations et de revendications, les premiers balbutiements d'un mouvement social qui bouleversera le Québec dix ans plus tard, avec la célèbre et très commentée Révolution tranquille.

Soixante ans après, la grève a pris des dimensions quasi mythiques. Plusieurs historiens, sociologues et commentateurs la voient comme la clé de voûte de la Révolution tranquille à venir. Pour commémorer le cinquantième anniversaire de la grève, le journal montréalais *La Presse* est d'avis que la grève fut « la pierre angulaire du mouvement de fond qui allait plus tard prendre le nom de Révolution tranquille » (Anon., p. A33). Ce point de vue est largement attribuable aux intellectuels qui ont vu la grève de près et qui l'ont décrite et commentée, tel Pierre E. Trudeau dans son ouvrage marquant, *La Grève de l'amiante*. On estime ainsi que

les travailleurs québécois se seraient enfin libérés de l'emprise du conservatisme et des forces sociales traditionnelles pour affirmer une présence autonome dans la société canadienne-française. (Rouillard, 1999, p. 34)

Sans contredire entièrement cette interprétation, Jacques Rouillard la nuance toutefois en rappelant qu'avant la grève, il y avait déjà une certaine conscientisation de la part des ouvriers; ils étaient au courant de leurs droits et les syndicats étaient actifs au Québec. Il y avait eu de surcroît plusieurs conflits de travail durant la première moitié du XXe siècle et des journées perdues à cause de tels conflits, autant en fait que dans la province voisine, l'Ontario. De même, la grève de l'amiante n'a pas mené à une recrudescence de conflits de travail pendant les années 1950; en réalité, ceux-ci étaient plutôt à la baisse. De plus, les rapports entre l'Église et le gouvernement de Duplessis ne semblent pas avoir été affectés outre mesure et l'Union nationale se montrait toujours aussi peu encline à sympathiser avec le sort des ouvriers. Donc, selon Rouillard, « la grève de 1949 a eu peu de retombées positives pour les syndiqués impliqués dans le conflit » (p. 42).

Portée symbolique de la grève

C'est par contre au niveau symbolique que la grève est considérée comme importante. L'interprétation des intellectuels opposés à Duplessis a créé le mythe de la grève comme l'élément déclencheur principal de la Révolution tranquille : « [ils] en ont fait un des mythes fondateurs du Québec moderne pour décrier les institutions traditionnelles et proposer une modernisation de la société » (*ibid.*).

Cependant, il est indéniable que les attitudes étaient en train de changer : les grévistes obtiennent l'appui des médias, des intellectuels, des syndicats canadiens et, plus important encore, de l'Église. Le soutien ecclésiastique est particulièrement conséquent, car il signifie un revirement radical du statu quo : pendant plus d'un siècle, l'Église avait soutenu le pouvoir en place. L'appui ouvert de l'archevêque de Montréal, M^{gr} Joseph Charbonneau, est significatif à cet égard et contribue aux premières scissions dans les relations entre le clergé et le gouvernement. La grève devient vite un agent catalyseur dans l'évolution du Québec, car elle oppose différentes factions de la société qui, jusqu'alors, vivaient une espèce d'entente tacite. Cette divergence serait un signe précurseur des changements à l'horizon.

On peut donc considérer cette grève comme l'une des premières salves dans la transformation que commence à subir le Québec, de pair avec l'éloquent et poétique manifeste *Refus global* de Paul-Émile Borduas en 1948, rejetant l'immobilisme instauré, officiel, de la société québécoise, réclamant la liberté d'expression et l'avènement d'un Québec moderne. La grève de l'amiante expose les failles de l'idéologie ambiante et annonce

les rapides changements fondamentaux qui transformeront la société québécoise de fond en comble. Cet événement sonne le glas d'une ère révolue; c'est le rôle d'agonie de l'idéologie de la conservation, la fin d'une époque d'obéissance passive, le début d'un mouvement vers un Québec moderne et affranchi.

La grève devient guerre chez J.-J. Richard

C'est sur la toile de fond de ce conflit social transformateur que Jean-Jules Richard livre son second roman. La nature conflictuelle du *Feu dans l'amiante* est annoncée dès le début, et même la lecture la plus rapide fera ressortir les évidentes similitudes avec le début de *Neuf Jours de haine*. Rappelons les premières lignes de ce roman, alors que les soldats canadiens s'apprêtent à débarquer sur les plages de la Normandie le fameux jour J, le 6 juin 1944 :

Tumulte. L'univers est hagard. Grondements en arrière. Les hommes se dressent. Lueurs suivies de détonations violentes. Les hommes s'illuminent. Ça martèle. Ça bûche. Ça cogne. Vrombissements des moteurs des milliers de barges d'atterrissage [...] Vrombissements de centaines d'avions. Cent. Deux cents. Cinq cents. Les hélices bourdonnent [...] les ailes sifflent comme des sirènes. Les coques fouettent la mer. [...] Les moteurs beuglent, mugissent. Les soldats se crispent. Les avions de bombardement [...] ricanent. [...] Les bombes des avions défoncent les rivages. [...] Les obus des cuirassés creusent des entonnoirs dans les plages. L'atmosphère gesticule. Du rivage et de la plage surgissent des cônes de terre, de boue, de pierre, de métal. Des cônes dressés sur leur pointe. Et les cônes s'affaissent aussitôt. Les hommes se regardent décontenancés. L'univers se regarde, déconcerté. (p. 9-10)

Le début du *Feu dans l'amiante* recrée cette même ambiance guerrière :

C'est encore une fois la fin du monde. La commotion du dynamitage ébranle la ville. Les vraies montagnes et les montagnes artificielles tremblent en même temps. À l'intérieur de la mine, le tonnerre perce les entrailles de la terre. Ici ce n'est pas comme ailleurs; les éclairs montent vers les nuages au lieu d'en descendre. C'est le monde renversé, les antipodes autrement. Dans ce coin de terre sans plus de pivot, un peuple transi d'avance à la pensée de l'explosion s'en va prendre refuge dans des abris aménagés pour ces moments-là. (p. 13)

Il est évident que l'intention de Richard est d'établir d'emblée des rapprochements entre son premier roman et son deuxième. La toute première phrase du *Feu dans l'amiante*, « C'est encore une fois... », invite clairement le lecteur à faire le pont. De plus, dans les deux extraits, nous voyons la même violence apocalyptique, le même renversement de l'ordre des choses. Dans les deux cas, il s'agit du viol de la terre (les obus qui creusent des entonnoirs, les bombes qui défoncent les rivages; les entrailles de la terre percées par l'explosion de la dynamite). Et dans l'un comme dans l'autre, la pluie de feu qui s'abat sur la terre terrifie un peuple habitué à vivre dans la paix. Cette métaphore de la terre féminine violentée par les obus et la dynamite phalliques participe de l'univers résolument masculin créé par Richard et qu'a bien aperçu Victor-Laurent Tremblay. Ce dernier remarque à juste titre que, dans *Neuf Jours de haine*, tout ce qui est féminin est rabaissé, voire avili : « Pas de douceur, ni de générosité, ni d'amour associés à la femme » (p. 95). Qu'il s'agisse de l'épouse de Martedale, femme infidèle et mère négligente, ou bien de l'Allemande Hilda qui attire Noiraud dans un guet-apens, ou des Françaises collaboratrices dont on rase la tête après la libération du village, ou enfin de la

mère de Jean Manier, violente et abrutie, la femme dans ce roman est tentation, trahison et fourberie. Le portrait n'est guère plus reluisant dans *Le Feu dans l'amiante*. Jeanne Brisson, jalouse et violente, bat ses enfants quotidiennement et dénigre son mari Sylvain, espérant sa mort prochaine. La dépouille de Sylvain à peine refroidie, Jeanne reluque Gilles Morency et l'invite à partager sa maison et sa couche. Madame Marier, vieille harpie pudibonde, acariâtre et hargneuse, passe ses journées à la fenêtre, surveillant les allées et venues des gens; elle ne cesse de cracher sur la mémoire de son défunt mari et se venge de lui en gardant sa fille Odette quasiment prisonnière. Quand Odette regagne la maison tard une nuit, sa mère la met à la porte, la reniant à jamais. Pour compenser sa frustration sexuelle, elle fait le ménage, s'habille en moine et se fustige afin de se punir pour ses pensées lubriques.

Sa fille Odette elle-même, naïve et crédule, tombe enceinte à la suite de sa seule et unique aventure amoureuse et, vers la fin du livre, s'adonne à la même violence qu'elle a toujours décriée alors qu'elle force Jeanne à grimper au sommet d'une montagne de poussière. Les femmes dans ce roman sont soumises et résignées, hypocrites et mesquines — bon nombre d'entre elles quittent une veillée à cause de la présence d'Odette, devenue enceinte sans être mariée. Insatisfaites sexuellement, elles deviennent jalouses et hargneuses (p. 83-85). La seule femme vraiment sympathique est la patronne du restaurant, Irène. Elle est la seule à accueillir Odette après que sa mère l'a chassée de la maison. Femme forte et indépendante, Irène a bon cœur et offre un emploi à Odette. Elle est cependant dénigrée par les autres femmes et qualifiée de « vicieuse » par Madame Marier à cause de son attitude ouverte envers la sexualité : à une époque d'ignorance et de pudeur à outrance,

Irène est une femme totalement épanouie en ce qui concerne les plaisirs de la chair; elle enseigne même à Odette comment pourvoir à ses propres besoins sexuels. Mais Irène n'en sort pas indemne : elle est punie de cette attitude lorsqu'elle est battue par son amant, Roméo Johnson, qui finit par la jeter en bas d'un escalier, lui fracturant le crâne.

Ce serait donc le plus évident des truismes de dire que le portrait de la femme dans l'univers résolument masculin de Richard, si l'on ne s'en tient qu'à ses deux premiers romans, démontre clairement sa marginalité et son insignifiance. Tout comme le combat contre les Nazis dans *Neuf Jours de haine*, la lutte ici relève de la compétence du mâle. C'est un combat mené par l'homme contre une société corrompue et déshumanisante. Tout comme Richard se sert d'un événement historique dans *Neuf Jours de haine* — le débarquement et les subséquentes manœuvres de l'armée canadienne — pour mieux parler d'un conflit au niveau de la société, il se sert de la grève dans *Le Feu dans l'amiante*, mélangeant fiction et réalité, afin d'examiner en profondeur une situation qui est au fond une lutte, une lutte qui en annonce bien d'autres au cours des années à venir. L'antithèse évidente dans le titre lui-même renforce la situation explosive; une conjoncture tendue qui risque de sauter à tout moment, en dépit de la nature incombustible de l'amiante. D'où l'importance de la violence décrite dans le premier paragraphe, si proche de celle qui nous bouleverse au début de *Neuf Jours de haine*.

Les mineurs et les membres de leur famille sont des gens écrasés, opprimés, tenus en laisse par une compagnie qui n'hésite pas à prendre les grands moyens pour museler ses employés. Les similitudes avec la guerre sont limpides : comme

des soldats à la caserne, les mineurs habitent des maisons identiques, adoptent un mode de vie semblable où le conformisme et l'uniformité sont quasiment militaires. Si les soldats dans *Neuf Jours de haine* se battent contre l'ennemi à l'aide de pistolets, mitrailleuses, lance-flammes, obus, artillerie et poudre, les mineurs dans *Le Feu dans l'amiante* se servent de machines aussi bruyantes et agressives : foreuses, perforatrices et concasseurs envahissent, crient, hurlent, pénètrent, tout autant que la machinerie de guerre.

À chaque poste, un nouveau peloton arrive, ponctuel, pour s'attaquer aux filons d'amiante avec leurs armes : la pelle, la pioche et la dynamite. Les explosions sont signalées, comme le sont les obus, par leur sifflement, par une sirène « qui lance trois notes aigues », pareille aux sirènes qui annonçaient une attaque aérienne à Londres durant le Blitz. Et, comme les citoyens londoniens, les piétons se dépêchent pour regagner leur maison : « Les galeries se dégarnissent. Les cours se vident. La ville devient un village fantôme, comme dépeuplée par la peste ou la guerre. » (p. 15). De plus, les effets du dynamitage ne sont pas sans rappeler ceux d'un obus qui éclate :

La commotion secoue les murs, fait broncher les toits, fait tinter les verres dans les armoires. Les carreaux des fenêtres résonnent. Les lustres électriques se meuvent comme des balanciers. Les pierres grêlent sur les toitures et sur le vague terrain, aride et poussiéreux autour des habitations. (p. 15)

Le conflit entre les grévistes et la compagnie (et ses « soldats », les policiers) est envisagé donc comme une véritable guerre, et est mené comme une campagne militaire, comportant diverses tactiques. Lorsque, par exemple, un reportage du journal *Le Devoir* parle de l'amiantose, cette maladie mortelle qui a déjà tué plusieurs mineurs, de la misère dans laquelle

vivent les familles des travailleurs et de l'exploitation auxquelles ces derniers sont exposés, la compagnie adopte une position classique : elle se met sur la défensive et dessine une contre-attaque dont la première salve est la menace de fermer la mine. Le patron, James Donahue, a bientôt recours à l'intimidation : il tente d'empêcher la distribution de tracts et procède au congédiement des abonnés du *Devoir*. Les grévistes, pour leur part, se comportent de façon irréprochable : l'ouvrier demande « la reconnaissance de ses droits avec une grande dignité » (p. 107); il n'offrira « aucune résistance que celle de fierté » et fera la grève dans le plus grand calme possible (p. 112). Il est d'ailleurs assez clair que Richard se range nettement du côté des grévistes, ce qui ne surprend nullement, vu ses sympathies et son intérêt pour le mouvement ouvrier.

Les grévistes, tout comme des soldats, entonnent des chansons et inventent des rimettes pour s'encourager et se soutenir le moral. Il n'est pas sans signification que la plupart de ces chansons, dotées de paroles de circonstance, soient chantées sur une mélodie folklorique ou religieuse. Les grévistes, à leur insu et inconsciemment, font appel au poids de l'histoire — l'imposant fonds de l'héritage canadien-français voire français, ainsi que l'appui implicite de l'Église — afin de soutenir leur cause. À titre d'exemple :

[c]omme le convoi se met en branle, Éloi se met à chanter son dernier refrain sur l'air de : « Youpe, youpe sur la rivière... »
« L'âme de Duplessis / Refusée en enfer / Reviendra par ici /
Rencontrer Lucifer / Qui le fera brûler / Pendant l'éternité /
Sur de la braise ardente / D'un feu d'amiante / Youpe, youpe
sur l'amiante / Dans la fournaise ardente / Youpe, youpe sur
l'amiante / Monsieur Duplessis cuit. » (p. 196-197)

La grève met donc en opposition deux adversaires qui adoptent des stratégies particulières dans leur combat. À la guerre comme à la guerre. Des marqueurs sémiologiques établissent les similitudes : le mineur et le policier, comme le soldat, portent chacun un casque; ils doivent tous les deux obéir à un supérieur. De plus, les deux camps acquièrent, par métonymie, une nomenclature qui évoque la guerre de Sécession américaine : les policiers, à cause de leur uniforme, sont les Bleus; et les mineurs, couverts de poussière, sont les Gris. À noter que, par association, le gouvernement provincial, l'Union nationale (le parti « bleu », par opposition au Parti libéral, les « rouges ») se range d'office au côté du patronat. L'optique classique manichéenne cadre bien avec le roman de guerre où la ligne entre le bien et le mal est nettement dessinée : les grévistes contre les policiers, ce sont les Alliés contre les Nazis...

La bataille entre ces deux ennemis commence de façon assez anodine — insultes et intimidation de la part des policiers — mais s'intensifie rapidement. Les menaces mènent à des actes plus violents et à des escarmouches de plus en plus graves. Les piqueteurs sont bientôt harcelés et même battus; et les forces de l'ordre procèdent à des tactiques illicites : arrestations, interrogations et même torture. Le moral des grévistes n'est pas ébranlé pour autant; ils restent solidaires, comme de vrais soldats rodés à la guerre.

Certains endroits qui deviennent stratégiques sont surveillés étroitement par la police. Le soubassement de l'église sert de refuge et de poste de commandement pour les grévistes; il sert aussi de local où l'on distribue les denrées. Enfin, l'église prend un air de caserne, car les gens y gardent leurs armes. Un

peu narquois, Gilles Morency, l'un des meneurs de la grève, suggère de creuser des tranchées autour de l'église pour en faire une forteresse. Cette profanation d'un espace sacré annonce la déchéance prochaine d'une institution qui, pendant plus d'un siècle, avait contrôlé la province. La transformation est en outre renforcée par le processus inverse : les espaces profanes du village deviennent sacrés. La salle de billard remplace la salle paroissiale pour les rencontres; le restaurant d'Irène sert de confessionnal — Marcel y vient faire sa prière au comptoir devant « sainte Odette » (p. 104) —, et les Gingras, seule famille sympathique, heureuse et épanouie du village, vivent sans religion; les douze enfants, appelés les douze apôtres (p. 54), indiquent la voie à suivre. Comme dans *Neuf Jours de haine*, où la religion se fait remarquer par son absence totale — selon Noiraud, la divinité « n'est sûrement pas sur le champ de bataille » (p. 166) —, la religion dans *Le Feu dans l'amiante* offre très peu de secours aux villageois. Le profane remplace le sacré et les valeurs séculaires religieuses sont abandonnées en faveur des valeurs modernes temporelles. La vision infernale décrite au début du livre signale d'emblée que l'Église a perdu de son prestige : on règle sa vie sur la sirène du dynamitage au lieu de la baser sur l'angélus. En fait, le portrait carnavalesque que Richard brosse de l'Église montre clairement le rabaissement de cette institution: Madame Manier, habillée en moine, flagelle deux agents de la Police Provinciale, qui acceptent docilement le châtement, habitués à l'obéissance, comme le sont tous ceux de leur « race » (p. 164); le vicaire prône le châtement corporel des enfants (p. 27), encourage la délation (p. 73) et exerce de la coercition en demandant aux paroissiens présents à une réunion de grève de donner des billets de banque — et non de la monnaie — lors de

la collecte (p. 73). Par la suite, il empoche cet argent et s'en va boire avec le patron anglophone, Donahue.

Il est à noter que ce tableau peu favorable à l'égard de l'Église est surtout évident dans la première partie du roman, alors que l'Église, fidèle à sa prise de position traditionnelle, appuie la compagnie, le pouvoir en place. Comme le dit le curé, « [s]e révolter contre l'autorité civile, c'est autant faire le mal que de se révolter contre l'autorité religieuse. » (p. 128) Mais, plus tard, sa position change, surtout après que l'archevêque de Montréal, M^{gr} Charbonneau, donne son appui ouvert aux grévistes². Le vent commence à tourner et, après avoir été témoin des tactiques brutales des policiers, le curé prend clairement parti pour les grévistes, qu'il considère maintenant comme des « martyrs » (p. 166). Plus tard, lors des escarmouches, il se poste devant la barricade, récitant des ave, encourageant les grévistes tel un Turpin moderne, et même priant pour le salut du chef des policiers, l'agent Boribeau :

Ferme et digne, brave et beau, il continue sa ronde et Boribeau, l'esprit du mal en personne, devient démon à la vue de ces prêtres, de ces femmes, de ces filles, de ces enfants qui récitent des prières pour lui alors qu'il a envie de donner l'ordre de les faucher à la mitraille. (p. 187)

L'on ne peut trop souligner l'importance de l'appui ecclésiastique, car il signale les changements à venir. Même le patron, James Donahue, en est conscient lorsqu'il admet qu'il « ne fallait plus compter que très peu sur la connivence de l'Église pour maintenir la suprématie du capital. » (p. 178)

² Selon certains analystes, la démission et le subséquent exil de M^{gr} Charbonneau seraient l'œuvre de Duplessis, outré devant la prise de position de l'archevêque.

Marcel, qui, avec Gilles, est le seul à avoir participé à la vraie guerre, celle de 1939-45, dit avoir connu de pareilles sensations en Europe durant la guerre, et que toute cette activité « lui rappelle la guerre » (p. 123). Il va de soi que lui et Gilles, en tant qu'anciens militaires, deviennent chefs de file de la grève. Leur expérience à la guerre sera inestimable dans l'organisation de la résistance. Pour Marcel, la stratégie est claire : ce sera une guerre d'usure. Cependant, la compagnie multiplie ses efforts en essayant d'évincer les locataires et de les remplacer par une main d'œuvre à bon marché et par des briseurs de grève. On en informe le Premier ministre par télégramme secret, ce qui n'est pas sans rappeler les messages codés envoyés par l'un ou l'autre des belligérants durant la guerre. Trois mille mineurs sont expulsés, ce qui évoque pour Marcel les villageois en Europe marchant à la file, chassés de leur maison, leurs possessions sur le dos. Ce n'est pas la première fois, lisons-nous, que « les civils s'enfuyaient devant les barbares » (p. 170).

Les choses s'enveniment rapidement et la bataille inévitable a lieu. Le champ sémantique est riche de termes belliqueux quand les deux camps adverses s'affrontent vers la fin du roman (p. 183-184) : on parle d'« attaque », d'« assaut », de « siège », de « sorties » et de « manœuvres ». La police provinciale, comparée à un « régiment de réserve », essaie de contourner des barrières érigées par les grévistes à l'aide d'un convoi « militaire » composé de jeeps et d'autres voitures. Ensuite, elle déploie son « arsenal » de munitions : revolvers, mitraillettes, boyaux d'arrosage, bombes lacrymogènes et lance-grenades. On tire d'abord en l'air, on lance des bombes lacrymogènes, puis, c'est un corps à corps (p. 186). Le village lui-même devient le théâtre des hostilités, se livrant

entièrement à la guerre. Le combat, c'est pour une meilleure vie. Les conditions de travail dans la mine sont atroces, les salaires ridicules, les bénéfices sociaux inexistantes et la sécurité au travail une chimère. Mais l'élément déclencheur des conflits, c'est cette nouvelle maladie que l'on nomme l'amiantose. Les ouvriers, n'ayant aucune protection contre la poussière meurtrière de l'amiante, développent souvent une maladie des poumons menant à la tuberculose. Les mineurs, nous apprend-on, meurent comme des mouches là où se trouvent des mines d'amiante.

Le symbolisme de la poussière

La poussière devient chez Richard un symbole important et participe à la création de l'ambiance conflictuelle au centre de son œuvre. Dans *Neuf Jours de haine*, la poussière est l'un des avatars de la terre. Comme poussière, la terre devient autre, presque surnaturelle, une deuxième peau qui colle à celle des soldats. Voyons le début du troisième chapitre :

Poussière. Fin d'après-midi. Chaleur. Les tropiques ont dévié vers le nord. Sade se croit en Floride. Mais la poussière brouille les couleurs. Les centaines de véhicules avancent en soulevant des nuages de poudre jaune. De la poudre d'or et du soufre. La poussière s'engouffre dans le camion. [...] La poussière flotte sur la contrée comme de la brume. Prairie voit mal la contrée. Parfois il ne l'aperçoit plus du tout. Ça sent le lapin. Ça goûte le ciment chaud. Leur convoi passe à travers un village démoli. La poussière devient grise. Du talc, de la poudre de vif-argent. Les cheveux sous les casques, les sourcils, les cils, les moustaches, les poitrines velues, les bras poilus sont striés d'or et d'argent. La poussière descend dans les collets entr'ouverts, sous les aisselles, sur le ventre jusqu'à la ceinture. Dans le dos. Elle monte par le bas des pantalons jusqu'aux mollets et lisse les

cuisse jusqu'à la ceinture. [...] La poussière soulevée sous les véhicules lui assaille les lèvres. Il se tait un instant pour absorber la poussière. La poussière s'épaissit dans sa bouche comme sur sa peau moite de sueurs. Il crache la poussière, le goût de lapin et la sensation d'avoir ses dents pulvérisées sur la langue. (p. 75-77)

La répétition du mot « poussière », loin d'être une défaillance stylistique comme certains auraient pu le voir, renforce ici l'omniprésence de cet élément : il est littéralement partout, assumant les caractéristiques d'un ennemi aussi acharné que les Allemands. La poussière acquiert ici une autre dimension, devient chose vivante, palpable, s'insinue partout, couvre le soldat, l'escamotant, le transformant. Elle fait partie de l'ambivalence de ce roman, telle qu'élucidée par Victor-Laurent Tremblay (p. 90 et suiv.). Elle est parfois néfaste, parfois bénéfique, parfois obstacle, parfois secours. Comme boue, elle alourdit le pantalon du soldat, empêche le mouvement; mêlée à l'eau, elle attire les hommes qui s'y embourbent et s'y noient. On doit y creuser, tâche ardue; mais en retour elle abrite le soldat, lui permettant de se terrer pour se protéger des tirs ennemis. De plus, elle permet de se masquer, de se camoufler : Noiraud se cache le visage en s'enduisant de boue lors de son évasion nocturne. Elle est donc un élément supplémentaire dans l'univers ambigu de Richard. Lorsqu'on creuse dans la terre, c'est à la fois pour « descendre dans l'interdit [...] chercher des couleurs [...] pêcher des perles [...] opérer le mal d'Europe » (p. 77).

Malgré cette ambivalence, il est indiscutable que la poussière est en général associée à la mort. Loin d'être le substrat tellurique d'où nous provenons, ou le souffle d'un Dieu qui anime les êtres, la poussière est ici résolument mortelle. Le

cinquième chapitre est raconté du point de vue d'un mort, Paul, qui s'est volatilisé à la suite de l'explosion d'un obus. Tout ce qui reste de lui, c'est de la poussière. Et la poussière descend après une explosion, tout comme « des morceaux de chair humaine » (p. 125). De plus, la pyramide de l'entrejambe de Noiraud, signe le plus sûr de la virilité outrancière, est réduite à la poussière à la fin quand il s'avère vaincu par le système (p. 356). Enfin, la poussière rappelle constamment au soldat son inévitable réintégration à la terre : « [...] car tu es poussière, et tu retourneras dans la poussière », d'après la célèbre admonestation biblique (Genèse 3:19, version Louis Segond, 1910).

Cette métaphore de la poussière, imposante dans *Neuf Jours de haine*, devient encore plus centrale dans *Le Feu dans l'amiante*. La poussière est ici plus qu'insinuante; elle est partout, écrasante, mortelle. Elle couvre tout, y compris les mineurs eux-mêmes. Dès le début, la poussière est évoquée par un des personnages : « Là [à l'usine], quand bien même que t'aurais une lampe de mille watts, tu vois rien dans la poussière. Je le sais. Sylvain Brisson travaille là. Quand il en sort, il est comme une statue de pierre » (p. 13). Image saisissante, qui évoque la statue du Commandeur qui revient à la vie pour châtier Dom Juan. La poussière, c'est la mort certaine, inéluctable. Sylvain, cette statue immobile, grise, froide déjà, a attrapé l'amiantose et en mourra des conséquences. Couvert de poussière, « il ressemble déjà à la mort [...] » (p. 24).

La poussière est plus qu'omniprésente; elle fait partie de la réalité quotidienne de tous les villageois, pas seulement des mineurs. Les ménagères sont obligées de balayer quatre fois par jour et les ouvriers eux-mêmes se confondent avec cette substance gluante, mortelle, qui s'infiltré jusque dans les

poumons et qui recouvre la peau. Tout comme l'individu devenu soldat porte un uniforme, ce qui lui enlève son individualité, l'ouvrier porte la poussière comme un uniforme. D'ailleurs, la poussière se confond tellement avec Sylvain qu'il ne prend pas la peine de se laver au retour à la maison, puisqu'il retourne au front le lendemain :

La poussière visible et la poussière microscopique adhèrent aux vêtements, les pénètrent jusque dans toutes les fibres. Le vêtement n'en est plus un, c'est plutôt un assemblage de particules métalliques. On la mange aussi. On la respire par la bouche, par le nez, par les yeux et par les oreilles. On la respire aussi par les pores de la peau. Éloi a déjà décrit d'un mot des gars comme Sylvain au travail: des momies qui remuent. (p. 18)

Sylvain est envahi par la poussière comme l'est un pays par un ennemi implacable. Des quintes de toux, des étouffements le conduisent à son lit de malade, et de là à son lit de mort. L'emploi du terme « momie » prend donc ici toute sa signification.

La poussière couvre et anéantit tout, y compris toute possibilité de salut. Odette, jeune femme ouverte, honnête et franche, est reniée par sa propre mère parce qu'elle est sortie avec un homme. Rejetée ensuite par ce dernier, chassée avec violence par Jeanne, qui repousse son offre d'aide dans des termes insultants, Odette s'éloigne dans la neige. La poussière grise, qui recouvre la blancheur virginale, la pureté ontologique de la neige, efface aussi toute trace du passage de cette fille qui incarne l'espoir d'un meilleur avenir de par le fruit qu'elle porte dans son ventre.

Mais avant tout, comme la poussière omniprésente dans *Neuf Jours de haine*, la poussière d'amiante est un rappel du sort qui attend les mineurs. D'une part en raison du combat déjà évoqué entre les policiers et les grévistes, couverts de poussière, et d'autre part en raison des amoncellements de poussière d'amiante

à l'extérieur de l'usine. Ces montagnes de poussière rappellent aux villageois non seulement leur situation d'infériorité et de dominés, mais aussi la mort qui les poursuit inéluctablement. La poussière les garde « dans la torpeur », un état d'animation suspendue. Elle tue Sylvain lentement, sournoisement, s'infiltrant dans ses poumons; devenu poussière, il « ressemble déjà à la mort que l'aumônier décrit si bien en la rendant si belle » (p. 24). La poussière est, en définitive, un adversaire redoutable, un ennemi invincible, meurtrier; telle une araignée, elle choisit sa victime pour mieux « tisser sa toile dedans » (p. 71). Elle devient enfin une « armée blindée microscopique » (p. 113) qui mène son attaque de l'intérieur.

La poussière, c'est en fin de compte la terre desséchée, stérile, inutile. Incapable de soutenir la vie, elle ne peut plus jouer le rôle fécondateur de nourricière maternelle. Elle flotte dans les airs, obscurcissant, nuisant à ceux et celles qui en sont touchés. Amoncelée à l'extérieur de l'usine, elle devient sous la plume de Jean-Jules Richard non pas seulement une montagne, mais, plus précisément, une pyramide qui subjugué le village de sa présence insidieuse. Obstacle meurtrier, elle est barricade, renfermant les ouvriers. L'on peut, comme Sylvain, monter au sommet de la pyramide, mais les collines verdoyantes visibles au loin restent inaccessibles.

La pyramide

La pyramide, forme géométrique parfaite dont l'existence et le sens profond remontent à des millénaires et qui se retrouve dans plusieurs cultures, est très présente dans l'œuvre de

Richard. Dans *Neuf Jours de haine*, la pyramide formée par l'entrejambe de Noiraud devient un motif récurrent et obsédant : ce descriptif revient au moins vingt-cinq fois au cours du roman. Quand Noiraud court, s'évade, saute avant d'assommer un Allemand ou avant d'accomplir une autre action héroïque, c'est toujours en termes de la pyramide de son entrejambe. Il enfourche des pyramides de blé (p. 66), des pyramides liquides (p. 94), des pyramides de clarté (p. 113), tous signifiants évocateurs de la vie : le blé, ingrédient principal du pain, nourriture fondamentale; l'eau, matrice liquide d'où provient toute vie; la clarté qui illumine. C'est surtout la virilité de la pyramide qui est valorisée chez Noiraud, et lorsqu'il enfourche « le ventre de l'arbre » (p. 229), c'est la rencontre de deux symboles virils irrésistibles qui font du soldat une pure expression ambulante de masculinité qui domine le monde, lui-même le sommet qui réunit toutes les puissances premières, dégageant ainsi « l'énergie du Père et gouvernant toute chose créée, totalement parfait et fécond » (Hermès Trismégiste, cité par Chevalier, 1987, p. 792). Le frère de Frisé, mort, cherche en vain la force pyramidale entre ses propres jambes, il ne trouve qu'un angle vide, sa virilité s'étant évaporée avec sa chair au moment de sa mort. Par contre, il remarque Noiraud tout de suite : les jambes de celui-ci laissent paraître « une pyramide d'ombre chaude [...] comme s'il pouvait sauter par-dessus le monde et faire l'amour à cent femmes à la fois » (p. 153). La force vitale émane de ce surhomme, qui protège son camarade Manier, blessé, en mettant un pied de chaque côté de lui et en le plaçant ainsi au centre de la pyramide, à l'abri du danger. Selon Chevalier, la pyramide rappelle la naissance de la terre des eaux primordiales et symboliserait l'existence elle-même, qui combattrait la mort (p. 790).

Après avoir participé au combat toute la journée, et même blessé, Noiraud se battrait encore, mais la fatigue le gagne, et il regarde « fuir entre ses jambes des pyramides sombres dont la couleur change avec la vitesse du véhicule » (p. 114). Et, vers la fin du roman, lorsque Frisé et Noiraud se battent, la colère de celui-ci émane de « cette pyramide génitrice de ses entre-jambes » (p. 355). Cependant, se lassant de la bataille, car il se bat contre tout un système, et non contre un seul homme, il se laisse tomber, impuissant. Ainsi, la perte de masculinité est encore confirmée par le biais du symbolisme de la pyramide devenue poussière.

Dans *Le Feu dans l'amiante*, Jean-Jules Richard reprend la symbolique de la pyramide, en établissant d'abord très consciemment et à dessein des liens avec les anciennes pyramides d'Égypte. Les montagnes de poussière sont très tôt identifiées comme des « pyramides » (p. 17), des amoncellements de deux cent cinquante pieds de hauteur dont la pente est à quarante-cinq degrés (p. 50). Lorsque Sylvain doit escalader cette montagne de poussière pour se rendre à son poste au sommet, il grimpe « à la crête de la pyramide » (p. 50). Les précisions géométriques ne laissent pas de doute. De plus, les hommes qui travaillent à la mine sont identifiés comme des « momies » dans la poussière (p. 18) et, vues du sommet de la pyramide, les montagnes vertes qui se profilent au loin « ressemblent à une caravane de chameaux » (p. 207).

Ces pyramides de poussière, comme les pyramides de l'antique Égypte, sont créées par l'homme et présentent des associations avec la mort, mais les similitudes s'arrêtent là. Alors que les pyramides égyptiennes sont érigées comme catafalques pour personnages royaux, d'imposantes construc-

tions qui recouvrent le corps du défunt, la structure géométrique elle-même comporte une symbolique plus axée sur la vie que tout autre chose. C'est un symbole ascensionnel, et le sommet de la pyramide est le zénith de ce que Chevalier appelle la « croissance vivante » (p. 792). Si la pyramide est force vitale dans *Neuf Jours de haine*, elle est tout à fait le contraire dans *Le Feu dans l'amiante*. La pyramide n'est plus ici une expression de vie, mais plutôt une présence funeste, mortelle. L'escalade vers son sommet est une descente vers le bas, vers la mort. Si Richard prend la peine de revenir dans ce roman à la symbolique de la pyramide, c'est pour mieux élaborer son contraire : l'absence de force vitale. Tout d'abord, contrairement aux pyramides millénaires d'Égypte, solides et résistantes, expressions vitales, les pyramides de la mine sont formées de ce qu'il y a à la fois de plus inconsistant et de plus mortel : la poussière d'amiante. L'association avec la mort est explicite : Sylvain Brisson, mortellement atteint aux poumons par l'amiantose, ne peut plus travailler à l'usine et bientôt n'est plus même capable de travailler à l'empochage et à l'enfilage. On l'envoie au seul endroit qui lui reste : au sommet de la montagne. Il n'en descendra que pour mourir.

Il n'est pas sans signification que son ascension prenne des allures christiques : elle est souvent décrite comme son « calvaire » (p. 49-51), terme repris à la fin du livre lorsqu'Odette force Jeanne à gravir le « calvaire » de son défunt mari (p. 206-207). D'ailleurs, tout comme Noiraud peut être considéré comme une figure christique dans *Neuf Jours de haine* — il est la victime sacrificielle qui doit purger une peine non méritée — l'on peut dire que Sylvain remplit un rôle similaire dans *Le Feu dans l'amiante*. Revenant du travail, à moitié mort, il se fait remarquer par Odette qui s'écrie : « Maman! Regardez. La sueur du front lui descend dans la figure comme si

c'était le sang de la couronne d'épines de la Sainte Face » (p. 25). Il est à noter en outre que la poussière l'enveloppe « comme un suaire » (p. 53). De plus, Sylvain, au seuil de la mort, est soigné par Odette, et non pas par sa propre femme. Cette fille, l'innocence incarnée, lui nettoie la « Sainte Face », telle la vierge Marie qui lava le visage de son fils à la suite de sa crucifixion. Sylvain, dont le nom est à rapprocher à la fois de la divinité de la forêt et de la concordance phonétique avec le terme *salvateur*, est supplicié, il porte des stigmates — ses poumons, après l'autopsie, attestent sa maladie — et il meurt pour les siens en véritable martyr, car sa mort déclenche le processus qui aboutira à la grève et aux améliorations et aux changements futurs.

Conclusion

Si Sylvain doit mourir, c'est pour expier les fautes d'un système corrompu et inéquitable. Il devient ainsi le porte-parole de tout un peuple, figure christique qui doit s'effacer, nier son moi, afin que d'autres puissent ériger le leur. Son sacrifice révèle les failles d'une société qui décourage l'expression individuelle et qui réprime toute tentative d'afficher sa qualité d'individu à part entière. Ceux qui tentent de s'affirmer, qui refusent de se définir par leur appartenance à un espace socioculturel, comme Noiraud dans *Neuf Jours de haine*, sont lésés, ou, comme les grévistes dans *Le Feu dans l'amiante*, sont insultés, arrêtés et battus par les forces d'un ordre sclérosé. Philippe Noiraud ne peut construire son moi qu'à l'intérieur d'un système sans classes et sans restrictions arbitraires. L'armée reste tout à fait aux antipodes de ce modèle et lorsqu'il s'y heurte, il finit en prison. Dans *Le Feu dans l'amiante*, ceux qui s'écartent de la

norme, comme Odette, enceinte hors mariage, comme Irène, femme indépendante et émancipée — patronne de restaurant, elle n'a pas besoin de s'identifier à un homme pour se valoriser — ou bien comme les membres de la famille Gingras, trouvent leur sens d'individualité dans une liberté personnelle et dans l'écart qui les sépare de leurs concitoyens. Il n'est pas sans signification que ces personnages soient les seuls qui trouvent le bonheur, qui s'épanouissent, non pas par rapport à ce que pense l'Autre, mais par rapport à leur propre estime de soi. Encore plus significatif, la mère Gingras et Irène sont les seules à protéger Odette contre la désapprobation générale, alors que Marcel Gingras, récusant le conformisme qu'il voit autour de lui, mène les grévistes contre les forces de l'ordre, proclamant par cet acte altruiste son propre moi. La grève elle-même permet un point de vue autre en ce qu'elle donne lieu à l'affirmation collective d'une liberté individuelle qui s'oppose au pouvoir monolithique en place. Après tout, les grévistes ne se battent que pour qu'on reconnaisse leur qualité d'individu à part entière; ils ne luttent que pour que le patronat cesse de les traiter comme une masse uniforme d'automates sans importance et qu'on commence à tenir compte de leur statut d'être humain. Dans la mine,

[...] partout où la lampe ne darde pas son rayon, c'est l'obscurité complète. On est dans la suie. Dans l'obscurité des antipodes d'une terre complète posée à l'envers. Et si des pierres tombent de la voûte, on ne sait pas d'où elles viennent. (p. 14)

Le symbolisme est manifeste. La lutte, le combat, c'est pour faire de la lumière, pour se protéger des pierres lancées d'en-haut par le pouvoir en place depuis plus d'un siècle; pour quitter l'obscurité, pour éclaircir la Grande Noirceur et exposer les méthodes et les politiques rétrogrades qui caractérisent

l'époque de Duplessis. C'est en fin de compte le cri du cœur de l'individu qui ne veut plus être brimé par une collectivité passéiste et oppressive. La grève de l'amiante expose les fêlures d'une société aux prises avec elle-même, une société qui cherche à se sortir de la noirceur pour atteindre la lumière.

Bibliographie

- ANONYME (1999), *La Presse*, 13 février, p. A33.
- BENSON, Mark (2009), « Aliénation et appartenance dans deux romans de guerre québécois », *Nouvelles Études Francophones*, vol. 24, n° 2, p. 76-88.
- BOURQUE, Paul-André (1982), « *Le Feu dans l'amiante* », dans Maurice Lemire (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Tome III : 1940-1959, Montréal, Fides, p. 372-374.
- CHEVALIER, Jean et Alain GHEERBRANT (1987 [1969]), *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont.
- RICHARD, Jean-Jules (1968 [1948]), *Neuf Jours de haine*, Montréal, Cercle du Livre de France.
- (1971 [1956]), *Le Feu dans l'amiante*, Montréal, Réédition Québec.
- ROUILLARD, Jacques (1999), « La Grève de l'amiante, mythe et symbole », *L'Action nationale*, vol. 89, n° 7, p. 33-43.
- TREMBLAY, Victor-Laurent (2002), « L'Ambiguïté de *Neuf jours de haine*. Roman de guerre dionysiaque et canadien? », *Studies in Canadian Literature/Études en littérature canadienne*, vol. 27, n° 2, p. 88-103.
- TRUDEAU, Pierre Elliott (1956), *La Grève de l'amiante*, Montréal, Cité Libre.

Résumé

Dans cet article nous nous servons du premier roman de Jean-Jules Richard, *Neuf Jours de haine*, comme point de départ pour une analyse plus approfondie de son deuxième, *Le Feu dans l'amiante*, surtout dans la perspective du combat. Les analogies que nous relevons entre ces deux romans, ainsi qu'un certain nombre de motifs récurrents, nous permettent de démontrer que le combat fondamental chez Richard, celui qui sous-tend et informe la trame narrative des deux romans, reste celui entre l'individu et la collectivité.

Abstract

This article uses Jean-Jules Richard's first novel, *Neuf Jours de haine*, as a springboard for a deeper analysis of his second, *Le Feu dans l'amiante*, particularly from the point of view of the novel as combat. The analogies that I present, together with a certain number of recurring motifs, enable me to demonstrate that the fundamental combat in Richard's fiction, that which underlines and informs the narrative framework of both novels, is that between the individual and the group.